

Passeurs d'islam

Deux livres, l'un d'Abdelwahab Meddeb, mort en 2014, et l'autre d'Abdenour Bidar, plaident pour une spiritualité musulmane synonyme d'universalité et de liberté. Lire aussi, pages 2-3, la grande traversée sur l'islam et l'histoire



BARAFOUR

RACHID BENZINE islamologue

Nous n'avons pas fini de redécouvrir l'œuvre protéiforme d'Abdelwahab Meddeb, qui a rendu son dernier souffle en novembre 2014 à Paris. Issu d'une grande famille arabe de Tunisie (son grand-père paternel et son père étaient des savants religieux attachés à la vénérable université Zitouna, à Tunis), cet écrivain, poète et essayiste, enseignant dans les universités parisiennes et étrangères, producteur d'émissions de radio sur l'islam, nous a laissé une trentaine d'ouvrages. Installé en France depuis 1967, Meddeb se reconnaissait pleinement dans un double héritage : celui du monde arabo-islamique et celui de l'Europe des Lumières. Se positionnant entre les cultures de l'Orient arabe et de l'Occident européen, il n'a jamais cessé de creuser l'universalité de l'identité culturelle et de favoriser la coordination de ces cultures.

La littérature – à commencer par la poésie – était pour lui le lieu où pouvaient se forger ces correspondances. Toute son œuvre témoigne d'une perspective multiculturelle, inscrite dans une quête de sens, de soi et de l'autre. C'est cette expérience vitale, celle d'une réinvention de ses origines dans un nomadisme à l'horizon du monde, que l'on retrouve dans les deux ouvrages posthumes que nous proposons Belin et Albin Michel. L'un – *Portrait du poète en soufi* (2014) – est la dernière œuvre poétique de l'homme de lettres, publiée sous les auspices du poète Michel Deguy. Traversant les territoires des langues d'Orient et d'Occident, de Tunis à Paris et de Jérusalem à Berlin, en passant par la Corée, les Caraïbes, le Ben-

gale et la côte Ouest de l'Amérique, l'auteur explore mille facettes de l'aventure humaine. Quant à *Instants soufis*, préfacé par Christian Jambet, il rassemble une trentaine de notices consacrées aux grandes figures du soufisme, cet islam de la mystique et de la sagesse qui s'est trouvé si souvent en porte à faux avec l'islam des pouvoirs politiques et religieux. A travers cette œuvre construite à la manière des anciens ouvrages relatant la vie d'illustres mystiques, Abdelwahab Meddeb souhaitait faire connaître la riche histoire d'une spiritualité libre en islam. Ses récits nous donnent à entendre les voix d'un véritable islam spirituel, trop souvent couvertes, de nos jours, par celles de prédicateurs ignorants.

Dix-sept ans durant, Abdelwahab Meddeb a animé, chaque semaine sur France Culture, l'émission « Cultures d'islam » qu'il avait créée. C'est maintenant l'agrégé de philosophie Abdenour Bidar qui a pris le relais. Comme

La littérature était pour Abdelwahab Meddeb le lieu où pouvaient se forger des correspondances entre l'Orient arabe et l'Occident européen

son aîné disparu, il fait partie de ceux qui s'insurgent contre la mainmise des courants et des pouvoirs obscurantistes sur l'islam contemporain. D'ouvrage en ouvrage, il en appelle depuis dix ans à une liberté spirituelle qui soit éclairée par la réflexion, la méditation et l'éthique de la responsabilité vis-à-vis de soi et d'autrui. Chantre du « self islam », d'un « existentialisme musulman » et d'un « islam sans soumission », Abdenour Bidar a voulu apporter du souffle à une France sidérée et meurtrie après les attentats de janvier. Il le fait dans un *Plaidoyer pour la fraternité*, où il estime que nous n'avons pas d'autre

choix possible que celui de « choisir entre la fraternité universelle ou le repli sur soi, la grande famille humaine ou la petite tribu identitaire ». Soucieux d'aider l'islam à se réaffirmer comme une grande culture, il considère que la France républicaine a son rôle à jouer dans cette « mutation » et il interpelle le gouvernement en énonçant dix propositions très concrètes pour casser la logique des ghettos et celle de l'ignorance.

Dans les temps sombres que vit le monde arabo-musulman, avec les conséquences que cela a sur la vie de notre pays, repenser l'islam dans son rapport au monde d'aujourd'hui s'avère une urgence absolue. Le Coran et la tradition doivent être nécessairement relus avec les outils des sciences humaines et, tout particulièrement, avec ceux de la critique historique. L'homme musulman moderne ne saurait se construire dans le retour à un islam des origines fantasmé, et dans l'enfermement au sein d'une charia élaborée pour l'essentiel aux IX^e et X^e siècles de l'ère commune. Trop souvent sommé d'accepter le déni de soi, le sujet d'islam ne deviendra un acteur positif que s'il peut s'inscrire dans une affirmation de soi faisant place à l'esprit critique, à la liberté de conscience, aux arts, à la beauté. Bien sûr, cette tâche immense exigerait sans doute de se tourner encore davantage vers les sources premières de l'islam pour clarifier leur rapport à l'histoire et pour donner enfin des fondations solides à l'espérance de réforme. Mais elle n'en est que plus passionnante. ■

INSTANTS SOUFIS, d'Abdelwahab Meddeb, Albin Michel, 200 p., 15 €. Signalons, du même auteur, la nouvelle édition de *Face à l'islam*, Textuel, « Conversation pour demain », 224 p., 15 €.

PLAIDOYER POUR LA FRATERNITÉ, d'Abdenour Bidar, Albin Michel, 112 p., 6 €.

2/3

► **Grande traversée**
L'islam au Moyen Âge. Philippe Sénac, Christophe Picard, Al-Mawardi
Entretien avec Joan Stavo-Debauge

4

► **Littérature française**
Les bons vieux de Régis Jauffret



5

► **Littérature étrangère**
Mia Couto, Russell Banks

6

► **Histoire d'un livre**
Cristal noir, de Michelle Tourneur

7

► **Essais**
Delphine Gardey : Le Palais-Bourbon, maison d'hommes



8

► **Le feuilleton**
Eric Chevillard est en froid avec Fred Vargas



9

► **Polar**
Sara Gran dans la moiteur néo-orléanaise

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

Discours décisif

Il n'y a pas un islam éternel, immobile, toujours pareil à lui-même. Il y a des femmes et des hommes musulmans, qui réinventent sans cesse, dans leur extrême diversité, leur propre relation à la foi et à la loi, aux textes comme à la vie. C'est cette pluralité que « Le Monde des livres » veut mettre en valeur aujourd'hui dans un dossier de trois pages.

Jeune spécialiste de l'histoire médiévale, notre collaborateur Etienne Anheim effectue une « traversée » de trois ouvrages qui restituent la vitalité et les dynamiques des sociétés musulmanes au Moyen Âge, bien au-delà du seul champ religieux (lire pages 2-3).

Diversité historique, diversité spirituelle aussi : à la « une » de notre supplément, l'islamologue Rachid Benzine salue les livres d'Abdenour Bidar et du regretté Abdelwahab Meddeb, récemment disparu. Ces essais proclament la nécessité de renouer avec la tradition spirituelle de l'islam pour soustraire cette religion à ceux qui voudraient l'enfermer dans une lecture doctrinaire, un destin mortifère.

En proclamant une telle urgence, ces auteurs ne cèdent pas à une quelconque injonction « occidentale » ou « postcoloniale », comme le prétendent les pseudo-radicaux qui accablent tout réformateur de leurs sarcasmes. Au contraire, ils renouent avec une lignée qu'Ali Benmakhlof honore dans un bel essai intitulé *Pourquoi lire les philosophes arabes* (Albin Michel, 208 p., 16 €). A sa manière, ce livre réunit les deux principaux volets de notre dossier : la période médiévale d'un côté, la pensée critique de l'autre. D'une plume claire et précise, Ali Benmakhlof signe une introduction à l'œuvre de philosophes de langue arabe souvent marginalisés, hélas, dans les universités occidentales. Héritiers de la tradition grecque, des penseurs comme Al-Fârâbî ou Averroès ont fait de la démonstration le plus haut des savoirs, de la métaphore un puissant outil de réflexion, du soin médical un paradigme fécond. A l'image d'Averroès dans son *Discours décisif*, qui est sous-titré « Où l'on établit la connexion entre la sagesse et la loi divine », ces penseurs ont bâti des ponts entre prophétie et philosophie, entre inspiration et argumentation. Ils ont affirmé que, si la vérité est une, il y a bien plus d'un chemin pour y accéder, et c'est cette façon de remettre en mouvement la vérité qui rend leur héritage si précieux. ■

10

► **Rencontre**
L'académicienne Florence Delay, romancière, essayiste et femme de scène, publie *La Vie comme au théâtre*



L'islam, comme religion, ne résume pas l'Islam, comme espace culturel. En témoignent plusieurs parutions, qui restituent la riche vie sociale, économique et politique des sociétés musulmanes au Moyen Age

Le monde musulman a une histoire

ÉTIENNE ANHEIM

L'islamisme et l'extrême droite ont en commun la croyance en une essence éternelle de la religion musulmane. Elle se caractériserait en particulier, de tout temps et en tout lieu, par une hégémonie religieuse absolue, réduisant la vie sociale et politique aux prescriptions coraniques. L'éducation nationale, grâce aux programmes scolaires d'histoire, cherche à combattre cette vision en instruisant des grands principes de l'islam les collégiens qui étudient le Moyen Age en classe de cinquième. Cette intention louable tend parfois malheureusement à reproduire l'identification entre une

La mer devient pour les califes le lieu du djihad, une notion dont l'historien montre qu'elle est un instrument politique aux visages changeants

religion et les sociétés qui la pratiquent. Pourtant, de même que la chrétienté du Moyen Age ne se réduit pas au christianisme, l'islam, comme religion, ne résume pas tout l'Islam, qui a aussi une histoire sociale, économique ou politique.

Il faut donc renoncer à la caricature d'un monde emprisonné, à cause de sa religion, dans l'alternative entre théocratie et despotisme. L'historienne et anthropologue Jocelyne Dakhlia a souligné, dans son livre *Le Divan des rois. Le politique et le religieux dans l'islam* (Aubier, 1998), la force d'une tradition de pensée et d'action proprement politique au sein de l'islam depuis le Moyen Age, que viennent éclairer sous un autre angle les ouvrages de Philippe Sénac et Christophe Picard. Dans *Charlemagne et Mahomet en Espagne (VIII^e-IX^e siècles)*, titre inspiré par le célèbre livre de l'historien belge Henri Pirenne, qui défendait en 1937 l'idée d'une rupture fondamentale dans l'histoire de la Méditerranée avec la conquête arabe du VII^e siècle, Philippe Sénac propose une reconstitution méticuleuse des affrontements entre Arabes et Francs dans la péninsule Ibérique, mais aussi dans le sud de la France. À partir de sources très lacunaires, il parvient à dépeindre une société de frontière, dominée par la violence, où le djihad et la guerre sainte comptent moins que la conquête ou la razzia. On y rencontre des alliances de circonstance entre chrétiens et musulmans, et l'adversaire, même s'il est un infidèle, est d'abord un guerrier. La bataille de Poitiers, en 732, fut une victoire franque plus que chrétienne, remportée sur des conquérants arabes plus que musulmans. Seule la colonisation de l'Algérie en 1830, rappelle l'auteur, donne à l'événement le sens civilisationnel et religieux qu'on lui prête parfois encore. Il montre enfin qu'à l'étan conquérant succède vite, au cours du IX^e siècle, une situation de coexistence où les affrontements alternent avec les échanges diplomatiques et commerciaux.

Il ne s'agit donc nullement de gommer la dimension religieuse de l'islam, mais

de l'inscrire dans une histoire plus large. *La Mer des califes*, le livre de Christophe Picard, qui décentre le regard porté sur le monde musulman, en donne une belle démonstration. Il montre que la Méditerranée, longtemps considérée

comme marginale dans l'Islam, voire anecdotique à travers des clichés comme celui de la piraterie sarrasine, est, en réalité, un lieu majeur de construction des sociétés musulmanes entre le VII^e et le XII^e siècle. L'historien pro-

pose une lecture de l'héritage de Fernand Braudel, auteur du maître ouvrage *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (Armand Colin, 1949), en faisant de l'islam un acteur central de cet espace qu'il domine

pendant plusieurs siècles, tant comme force militaire que comme puissance commerciale ou comme foyer intellectuel. Ainsi, l'étude d'un objet a priori périphérique contribue à renouveler l'histoire du pouvoir et de ses représentations. Alors que l'océan Indien est un espace familier pour les Arabes, le vide que représente pour eux la Méditerranée, « mer des Romains », le destinait à être le terrain privilégié de l'ambition califale. La mer devient pour les califes le lieu du djihad, une notion dont l'historien montre qu'elle est un instrument politique aux visages changeants.

L'expansion musulmane, on le comprend, n'est donc pas le résultat d'une spiritualité violente par nature, mais le fruit de la dynamique d'un système sociopolitique complexe, au sein duquel l'ambition marchande ou l'exploration géographique coexistent avec la conquête militaire ou le prosélytisme. Au cœur de ce système se trouvent des pratiques et une théorie du gouvernement qui constituent d'ailleurs le programme d'histoire médiévale des concours de recrutement 2015 de l'enseigne-

Petit précis de droit islamique

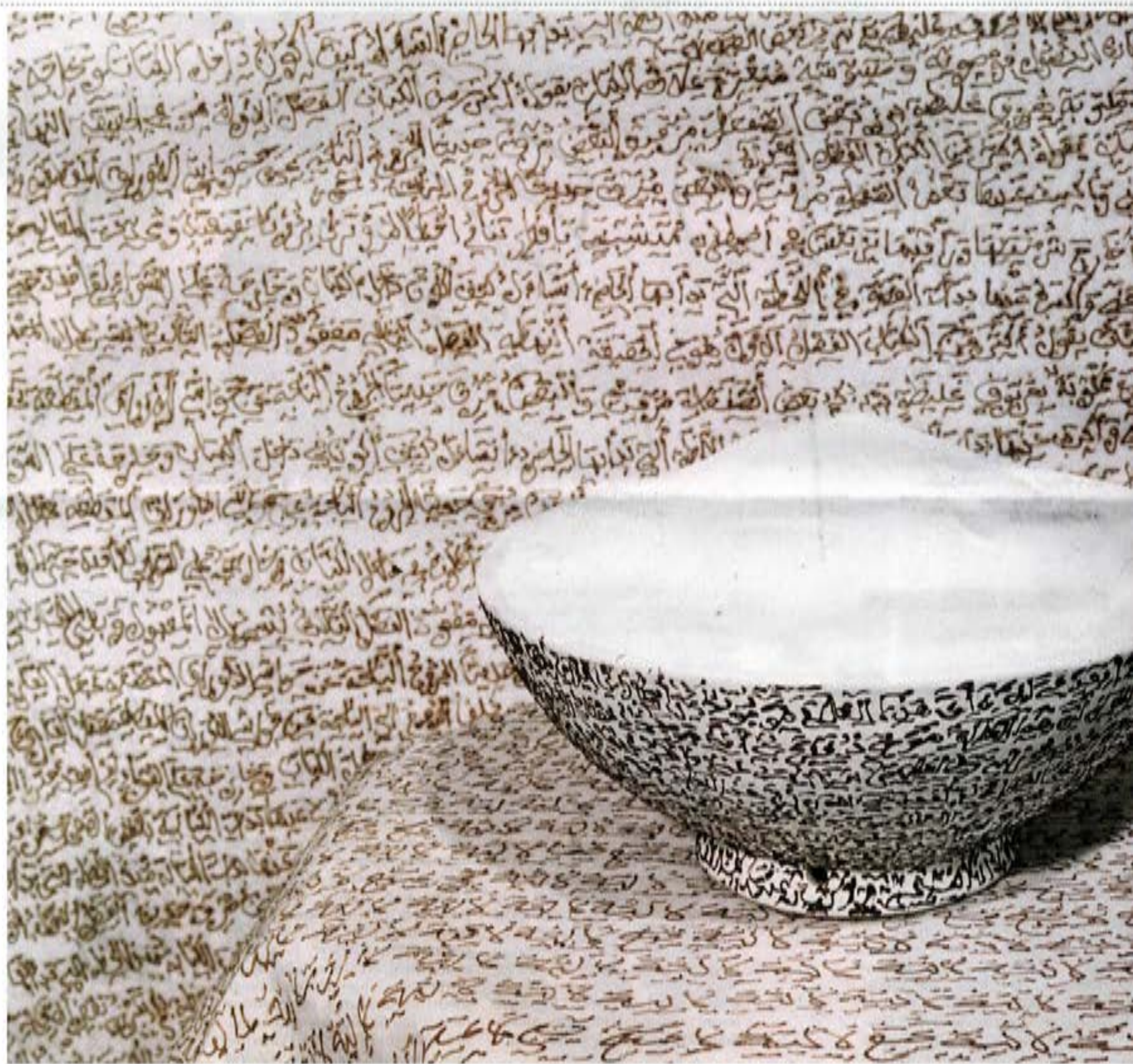
DANS LE DROIT ISLAMIQUE, la place de la charia (la « voix à suivre ») est tout sauf facile à cerner – du moins pour les premiers siècles de l'islam où elle connaît, insistent les juristes Nathalie Bernard-Maugiron et Jean-Philippe Bras, de nombreuses évolutions et variations. Emanant d'un corpus de textes – Coran et hadiths (dits et actes du prophète Mahomet) – dont non seulement l'identification fait débat, mais aussi les modes d'interprétation, la charia se laisse difficilement saisir en une définition stable. Il faut dès lors souligner le mérite de la collection

« A savoir » des éditions Dalloz : proposer une présentation sérieuse des usages juridiques de la charia, depuis le VII^e siècle. Le tout au prix modique de 3 €.

On découvrira, à la lecture de ses pages claires et rigoureuses, la façon dont une sphère juridique s'est progressivement autonomisée, « tant par rapport au pouvoir des théologiens qu'à celui des princes ». A l'encontre des idées reçues, c'est l'avènement des Etats-nations qui marque une véritable rupture, en tendant à fossiliser la charia dans un corpus de règles figées et immuables. Paradoxe d'une pensée

réformiste qui s'efforce de refonder le droit islamique après la disparition de l'Empire ottoman, elle se voit alors dotée d'une plus grande force normative. Reprise aujourd'hui dans les constitutions d'Etats musulmans, elle a toutefois, soulignent les auteurs, peu d'effets juridiques hormis sur le droit de la famille – mais suffisamment pour que les débats à son propos aient retrouvé toute leur vigueur après le printemps arabe. ■ J. C.

La Charia, de Nathalie Bernard-Maugiron et Jean-Philippe Bras, Dalloz, « A savoir », 256 p., 3 €.



Charlemagne et Mahomet.

En Espagne (VIII^e-IX^e siècles),
de **Philippe Sénac**,
Folio, « Histoire », inédit, 432 p., 9 €. L'Espagne, éloignée du centre de gravité de l'Empire carolingien, situé entre Loire et Rhin, mais aussi de celui de l'Empire omeyyade puis abbasside, qui se trouvait entre le Tigre et l'Euphrate, fut pourtant le théâtre d'un face-à-face entre Francs et Arabes durant le Haut Moyen Âge. Faisant place aux armes, mais aussi à la diplomatie et au commerce, cette histoire fut un épisode majeur dans la construction des espaces politiques et culturels de la Méditerranée médiévale.

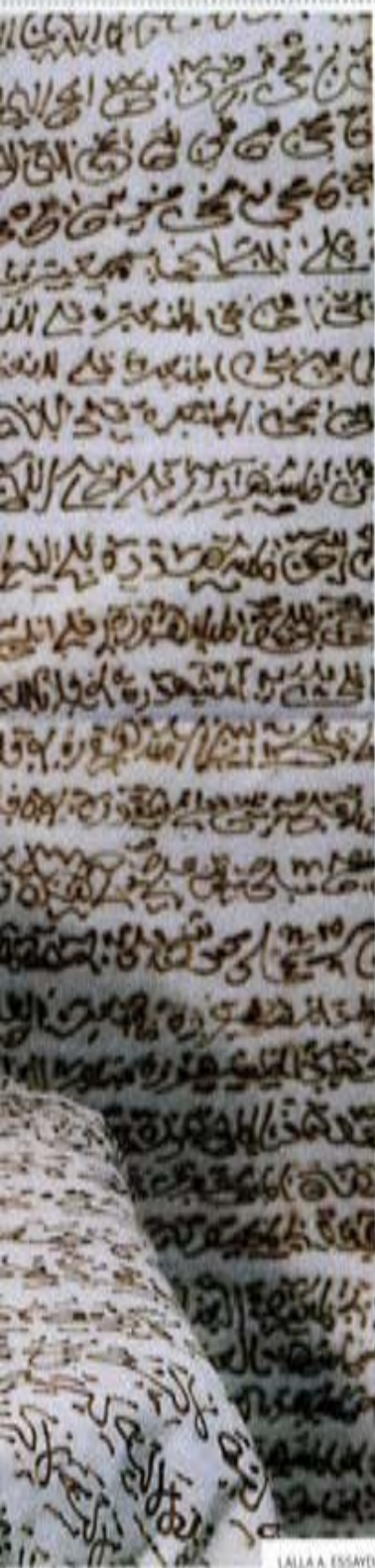
La Mer des califes.

Une histoire de la Méditerranée musulmane (VII^e-XII^e siècle),
de **Christophe Picard**,
Seuil, « L'univers historique », 448 p., 26 €. La Méditerranée du Moyen Âge n'est pas un « lac chrétien », livré occasionnellement aux pirates arabes. Elle est en réalité le lieu de développement d'un islam maritime, dominant pendant plusieurs siècles par ses flottes, ses marchands mais aussi son savoir géographique. Cette expérience musulmane de la mer et de ses rivages façonna, en retour, les contours du pouvoir califal et de son imaginaire entre le VII^e et le XII^e siècle.



De l'éthique du prince et du gouvernement de l'Etat

d'**Al-Mawardi**,
traduit de l'arabe par Makram Abbès,
Belles Lettres, « Sagesses médiévales », 544 p., 29,50 €. Al-Mawardi (974-1058), juriste irakien, a composé l'un des textes majeurs de la pensée politique de l'islam classique. Traduit et commenté par Makram Abbès dans un essai qui le replace dans la tradition des « miroirs du prince » arabes, il se révèle à la fois un document essentiel pour comprendre l'histoire de l'islam médiéval et un témoignage vivace de la conception proprement politique du pouvoir dans le monde musulman.



LALLA A. ESSAYDI

des mondes islamiques dans l'université française. Le premier, *Gouverner en Islam. X^e-XV^e siècles* (Atlande, 2014), sous la direction d'Emmanuelle Tixier, Cyrille Aillet et Eric Vallet, fournit un panorama synthétique et thématique du problème, tandis que le second, *Gouverner en Islam. X^e-XV^e siècle. Recueil de textes et documents*, dirigé par Sylvie Denoix et Anne-Marie Iddé (Publications de la Sorbonne, en librairie le 31 mars), constitue une collection de sources traduites et commentées qui permet de se confronter directement aux réalités sociopolitiques de l'islam médiéval.

Le lecteur désireux d'approfondir la connaissance de la pensée politique de l'islam classique trouvera une œuvre de référence avec *De l'éthique du prince et du gouvernement de l'Etat*, ouvrage du juriste irakien Al-Mawardi (974-1058) traduit par Makram Abbès, qui l'accompagne d'une longue et passionnante introduction. Ce texte, fondamental pour comprendre l'exercice du pouvoir dans le monde musulman du Moyen Âge, est un véritable « Miroir du prince », comparable aux traités politiques de l'Occident médiéval et moderne. Makram Abbès montre que la pensée d'Al-Mawardi dévoile, loin des préjugés forgés en Europe depuis le XVIII^e siècle et de leur reflet inversé dans la pensée islamiste du XX^e siècle, un islam politique articulant gouvernement de l'Etat, ordre social et normes juridiques et religieuses, sous l'autorité du prince, dont les fondements sont divins, certes, mais ni plus ni moins que dans beaucoup d'autres sociétés, comme l'Europe d'Ancien Régime. Héritage grec et éthique musulmane ne

au sens occidental, ou au contraire de démontrer la permanence du choc des civilisations. Son rôle n'est pas de prescrire des remèdes, de nourrir le politiquement correct ou d'alimenter la machine à fantasmes extrémistes. Cela ne veut pas dire qu'il soit « neutre », contrairement à une idée reçue : il est guidé par d'autres valeurs – la science, la connais-

sance, la critique – que celles qui ont cours à l'Assemblée nationale, dans les lieux de culte, sur les plateaux de télévision. En cherchant à œuvrer scientifiquement, ces livres rappellent tous que l'islam, comme les autres religions, n'est pas naturellement bon ou mauvais. Il est d'abord ce que les sociétés en ont fait, siècle après siècle, et ce dont il a certaine-

ment besoin aujourd'hui, c'est qu'on porte sur lui un regard historique. Car l'islam, depuis le Moyen Âge, pose à l'historien des questions qui ne sont pas seulement religieuses, mais aussi politiques. Il faut espérer qu'il reste, dans nos démocraties qui semblent parfois épuisées, suffisamment d'esprit politique pour le comprendre. ■

« La religion doit se soumettre à la critique »

Le sociologue Joan Stavo-Debauge codirige l'ouvrage « Quel âge post-séculier ? »

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
JULIE CLARINI

Selon certains philosophes, la plupart d'Amérique du Nord, nous serions entrés dans un âge « post-sécularisé », impliquant la levée de toute restriction à l'expression des convictions religieuses dans l'espace public. Sociologue, Joan Stavo-Debauge a cordonné, avec Philippe Gonzalez et Roberto Frega, *Quel âge post-séculier ?* L'ouvrage s'interroge sur la place de la religion dans le jeu démocratique et défend, au contraire, la dynamique de la sécularisation.

Dans la sphère publique, la religion est-elle une idée comme les autres ?

Il n'y a strictement aucune raison pour que les énoncés religieux soient exemptés de la critique, de la critique historique, philosophique ou scientifique. Au fond, quand les religions s'expriment dans le cadre de l'espace public démocratique et libéral, elles ne deviennent rien d'autre que des opinions et, à cet égard, elles sont discutables. Le *New York Times* a choisi de ne pas reproduire les caricatures, s'inquiétant de la sensibilité des croyants. Mais, dans une démocratie libérale, on ne peut pas revendiquer le droit de ne pas être choqué. Dans l'espace public, on peut être choqué par la façon dont les autres nous voient, par leurs pratiques, leurs représentations ; c'est le jeu ordinaire de la démocratie et de la réflexivité critique qu'elle soutient.

Certaines voix soutiennent que l'islam n'est pas compatible avec la République...

Il n'y a, sous cet angle, aucune spécificité de l'islam : l'islam d'Abdelwahab Meddeb est parfaitement compatible avec la démocratie séculière. Mais il y a des formes d'islam, comme il y a des formes de christianisme (tant du côté du protestantisme que du

catholicisme), qui sont en tension avec la République ou la démocratie libérale. A partir du moment où il y a une tentation intégraliste (régir la vie des croyants et la vie des non-croyants) apparaît un problème de compatibilité. Il faut se rappeler que la « réconciliation » des plus hautes instances du catholicisme avec la démocratie libérale et séculière est récente : elle date de Vatican II (1962-1965).

On entend des voix qui soutiennent que nous sommes entrés dans un « âge post-séculier » : d'où viennent-elles ?

Cette idée du « post-séculier », c'est d'abord une attaque contre le libéralisme politique. Elle arme sa critique en énonçant le fait que le libéralisme serait inhospitalier aux voix religieuses. Quand on regarde bien cette « inhospitalité » (prêtée à des auteurs comme le philosophe John Rawls, notamment), ce n'est rien d'autre que le fait que, précisément, ce libéralisme les traite à parts égales avec d'autres voix politiques, comme des préférences privées qui peuvent se rendre publiques mais sans bénéficier d'un statut supérieur, ou non soumis à la critique. Le débat sur l'âge post-séculier vient du monde américain, lancé entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, par un certain nombre d'auteurs qui appartenaient soit au fondamentalisme protestant (évangélisme), soit au néotraditionalisme catholique.

Ces débats ont-ils prise dans le champ intellectuel français ?

Il ne faut pas surestimer l'offensive en France mais je constate, tout de même, dans le monde académique, deux réflexes un peu contradictoires : soit accrédi- ter tout de suite les prétentions cognitives et normatives des religions, soit regarder ailleurs et toujours considérer qu'un certain nombre d'événements dramatiques, qui engagent la religion publiquement, ne la mettent pas vraiment en jeu : n'a-t-on pas entendu des sociologues dire que la religion n'était pas impliquée dans les attentats de début janvier ? C'est se moquer des

gens. Ces événements ont à voir avec un certain genre d'islam. Bref, le monde académique est à la fois trop hospitalier, selon moi, aux voix de la religion, tout en se refusant à enquêter et à s'inquiéter des conséquences du regain de leur rôle public.

Une partie de la gauche américaine – et française – pense une convergence entre la lutte politique et les luttes religieuses : sur quels ressorts ?

Il y a d'abord la fascination pour la puissance de mobilisation de la religion. Ensuite, il existe une parenté de motifs eschatologiques et messianiques entre un certain courant de la gauche radicale, notamment le marxisme, et la religion. Le prolétariat mobilisé, qui devait être l'agent de la transformation, faisant défaut, il faut trouver des figures de substitution, une classe opprimée. Ainsi, des féministes radicales, comme Judith Butler, peuvent sans rougir dire que le Hezbollah est un mouvement révolutionnaire de gauche. Est-elle bien consciente de la position du Hezbollah sur la cause féministe ? Cette équivalence grossière entre le fait d'être musulman et le fait d'être « dominé » est dramatique. Que je sache, les grandes monarchies théocratiques du Golfe non seulement ne sont pas dominées, mais n'ont aucun problème avec le capitalisme, lequel s'accommode très bien de cette forme de théocratie et de conservatisme.

Pour moi, tout cela procède d'un terrible aveuglement sur le monde tel qu'il va. Beaucoup des contributeurs de *Quel âge post-séculier ?* se revendiquent d'une perspective radicale, mais non communiste et sans sympathie pour les absolutismes religieux. Dans un article, « Islamism and the Left », écrit pour le magazine américain *Dissent* (consultable en ligne), le philosophe Michael Walzer compare la difficulté à faire entendre cette position à celle qu'a rencontrée la gauche non communiste au grand moment du communisme triomphant. ■

QUEL ÂGE POST-SÉCULIER ?
RELIGIONS, SCIENCES
ET DÉMOCRATIES,
sous la direction de Joan
Stavo-Debauge, Philippe
Gonzalez et Roberto Frega,
EHESS Éditions, « Raisons
pratiques », 410 p., 28 €.

Des ouvrages qui témoignent de l'éclosion d'une génération exceptionnelle d'historiens et d'historiennes des mondes islamiques dans l'université française

s'opposent donc pas, mais se fondent dans une tradition politique autonome propre à l'islam.

La lecture de ces livres médités durant des années ne peut pas ne pas rencontrer l'actualité tragique des attentats de janvier 2015. Cependant, il faut aussi se méfier de cette concordance des temps, qui pousserait à chercher dans l'histoire des réponses trop simples. Le problème de l'historien n'est pas de trouver les racines d'une ouverture de l'islam à la tolérance

Extraits

« (...) enseignement majeur de cette histoire, (...) les différences politiques et religieuses n'excluaient pas des tractations (...), la lutte menée contre ces ennemis ne fut jamais en ce temps un conflit dirigé contre l'islam. Les adversaires des premiers Carolingiens étaient des ennemis qu'il convenait de combattre, mais non des "musulmans" tant l'information sur les croyances de l'autre demeurait indigente, à peine réservée à quelques hommes d'Eglise ».

CHARLEMAGNE ET MAHOMET, PAGES 273-274

« (...) Qu'est-ce que la Méditerranée médiévale ? Si l'on prend en considération les témoignages arabes de ces temps, ce n'est pas celle du pirate musulman, mais bien le domaine du marin, guerrier ou marchand, au service de sa fortune et du calife, qui disputa la Méditerranée aux Grecs et aux Latins, et qui fut honoré, même si ce n'est pas au même titre que l'ensemble des héros de l'islam ».

LA MER DES CALIFES, PAGE 21

« (...) en nous détournant des préjugés qui courent sur ces textes [les Miroirs du prince], et en inversant la méthode d'approche qui ne consiste pas à y chercher le contenu religieux ou institutionnel spécifique à l'islam, mais les règles et les principes du gouvernement politique, la problématique du présent travail pourrait être formulée (...) en ces termes : comment assurer un traitement politique du politique en islam ? »

INTRODUCTION À « DE L'ÉTHIQUE DU PRINCE », PAGES 27-28